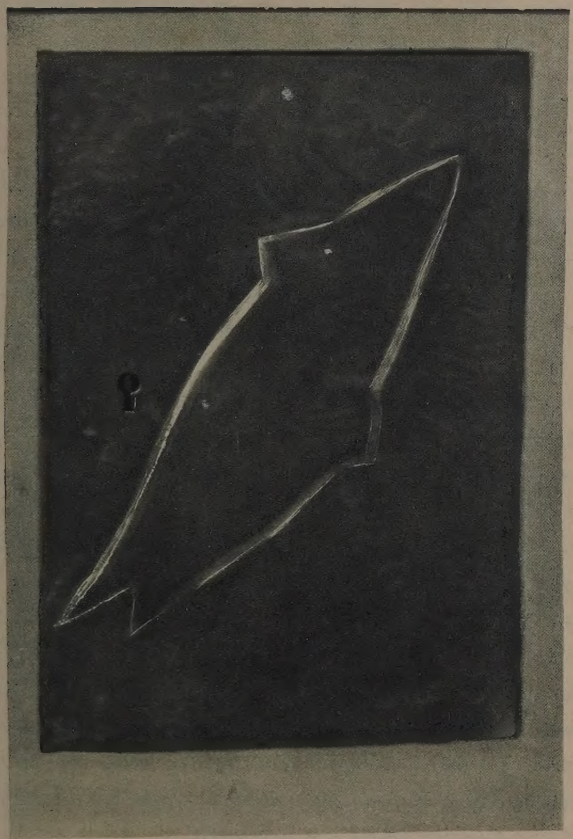
L'ART SACRÉ

Revue mensuelle



H. Laurens. *Tabernacle.*

Tâches modestes

(I)

3-4

Novembre-Décembre 1952

ON voudra bien pardonner la liberté et la brusquerie de ces propos et même leur côté d'aventure et de risque. Ce sont idées jetées au vent des inquiétudes ou des désirs : que chacun y prenne ce qu'il y verra d'utile. Dans la très grave crise que traverse l'art chrétien, dans l'incertitude de presque tout, dans les refus et les mépris que nous opposent des incroyants dont nous ne voyons que trop combien leurs sévérités sont justifiées (mais par là même salubres), dans la suspicion ou la pusillanimité de ceux qui devraient être les compagnons et les Pères, dans le demi-jour et le doute constant de nos propres choix, rien ne saurait être plus sûr que ces libres propositions librement faites à des inconnus.

Parfois nous voyons s'encadrer dans nos portes ces maigres silhouettes de prêtres, ces merveilleux visages d'amis dont nous ne connaissions ni le nom, ni la paroisse, ni le pays et dont les premiers mots révèlent un accord si clair et si profond qu'on y touche, d'un coup, bien au-delà de toute question de peinture ou de sculpture, l'unanime inquiétude mais aussi l'innombrable fraternité de ceux qui cherchent « d'abord le royaume de Dieu et sa justice ».

C'est d'abord pour eux que nous écrivons : pour ces isolés que tout écarte. A la hâte, quoniam advesperascit.

Par-dessus les têtes que nous devons ménager, par-dessus les concessions de la lassitude, c'est à eux que nous pensons en rassemblant ces images. Car il nous semble que ce sont ceux-là, ces isolés, ces inconnus, qui seront le plus sensibles à ce que nous devons manifester : ce fléchissement, cet abaissement du sentiment chrétien dans l'Eglise de France tel qu'il s'y trahit par l'avilissement des formes. Pour que des formes si fières de nos plus pauvres villages d'autrefois nous en soyons venus à la bassesse d'aujourd'hui il faut que quelque chose ait lâché dans le cœur chrétien, il faut que quelque chose s'y soit avili.

Nous devons regarder cela. Nous devons essayer d'y voir clair. Cesser de l'accepter comme allant de soi.

Et sans doute les propos qu'on va lire sont-ils de nature à augmenter l'incertitude et le trouble. Mais tout vaut mieux que de laisser se stabiliser et, par là, s'accréditer le désordre actuel : tant de gens se persuadent qu'il ne saurait y avoir de désordre dans l'immobilité.

Non, aucun autre désordre, en effet, que le silencieux pourrissement des problèmes et des situations où un peu d'espoir restait encore.

M. A. C.

QUAND nous parlons de « tâches modestes » il est clair que nous entendons désigner par là des tâches dont l'ampleur et l'importance sont, en effet, relativement minimes. Mais, du même coup, nous voulons désigner aussi une certaine *qualité* des œuvres en cause. Une qualité spirituelle qui leur viendrait de la modestie même du cœur de ceux qui les font et sont qualifiés pour les faire précisément par cette modestie de leur cœur.

On voit aussitôt que cela va poser des problèmes. Que le peu d'importance d'une œuvre implique immédiatement la modestie de son style et de ses formes et que cette « modestie » ne puisse être assurée que par la modestie des gens qui la font, voilà qui suppose un ordre des choses et, pour tout dire, un état de la civilisation chrétienne dont nous sommes peut-être bien éloignés aujourd'hui.

Modestie des tâches à faire, modestie des formes, modestie du cœur chrétien : tout cela se tient par un enchaînement essentiel et, finalement, redit une chose elle-même essentielle. Si purs et si simples que soient les plus anciens petits temples doriques, ils ne sont pas modestes :

En Lozère.

une certaine modestie des choses est née avec l'Evangile et témoigne pour lui. Voilà ce qui nous importe.

Modestia vestra nota sit omnibus hominibus : Dominus prope est.

Modestie du cœur, modestie des choses dans le voisinage de Dieu.

A travers les œuvres du passé, dans les tâches modestes du présent, ce qu'il faudrait ainsi retrouver c'est un certain esprit des formes qui, né du cœur, à son tour protège et apaise le cœur chrétien. Sinon à quoi bon nous soucier de ces choses ?

La modestie du passé

Ce que nous voulons faire entendre, les images rassemblées ici le diront. D'abord ceci : ces pauvres maisons d'un très pauvre hameau de la Lozère ont une gravité, une dignité des formes qui les apparentent aux chefs-d'œuvre de leur temps (et de tout temps). Elles sont de leur famille, de leur race.

Les proportions, les volumes, les profils de ces humbles fermes, de ces pauvres églises, ce sont déjà les volumes et les proportions des nobles abbayes cisterciennes : elles n'en ont ni la perfection ni l'incomparable grandeur, mais l'état de grâce est déjà là. Les mêmes vertus, la même tenue. Cette dignité dans la modestie, c'est déjà le ton même de Sénanque et du Thoronet. Un prodigieux chef-d'œuvre comme le Thoronet, bâti par un homme de génie, impose aux plus dis-

traits la rigueur de ses formes mais il n'étale rien. Pas d'ostentation ici : on est grand parce qu'on est grand, et c'est tout. Mais ce que des hommes de génie édifient ainsi dans la rigueur et la constante grandeur, d'autres hommes, dans les fermes, le font modestement et avec bonhomie, et les uns et les autres disent à peu près la même chose, le même secret du cœur : un secret d'intègre droiture et de réserve. (Pages 10-11).

Je disais « d'autres hommes ». Voici quels hommes : quand on examine avec plus de soin les caractères des œuvres modestes du passé on discerne aussi dans ces œuvres dont l'abondance, au cœur même des plus précieux ensembles comme dans les plus vieux hameaux, nous étonne, des dons admirables : la force, la santé et cette

gravité naturelle dans l'humilité des tâches ordinaires. Alors on s'aperçoit, à la qualité même des formes instinctivement préférées que, dans ce passé aujourd'hui aboli, ces tâches modestes étaient, en réalité, accomplies par des hommes qui s'appelleraient aujourd'hui le Douanier Rousseau, André Bauchant, Caillaud ou Bézard. (P. 16-21).

Voilà, très précisément, le style et les hommes des tâches modestes du passé. Voilà le style et les hommes que nous devons à tout prix retrouver dans nos villages et dans nos villes si nous voulons rendre à nos églises par les œuvres modestes qu'elles réclament, un peu de vérité humaine et chrétienne.

Qu'on regarde bien ces images et la noblesse de cette pauvreté. Voilà ce qui sortait autrefois normalement des mains, du cœur des gens. Voilà ce qu'ils faisaient, ce qu'ils aimaient : on sait ce qu'il en est aujourd'hui. Devant ces choses, il faudrait se crever les yeux pour ne pas voir qu'elles posent un problème. Et que ce problème est un problème moral et spirituel.

En Lozère.

En Lozère.

Modestie, médiocrité

Nous pensons qu'il ne sera pas inutile de préciser ces vérités cruelles. Parce que nous avions dit : « Aux grands hommes les grandes choses» (et, Dieu aidant, ce ne fut pas sans quelques résultats) on s'est dit : « Parfait. Et maintenant aux talents moyens les tâches modestes, les innombrables tâches modestes... »

A quoi il faut bien répondre que ce n'est pas si simple. Que cela peut être même assez dramatique dans un temps où vivent en France, paraît-il, quarante mille peintres, généralement sans travail.

Car on doit, en effet, ajouter aussitôt : « Oui, aux grands hommes les grandes tâches, mais les tâches modestes, elles non plus, ne sont pas faites pour les médiocres... »

Le Thoronet.

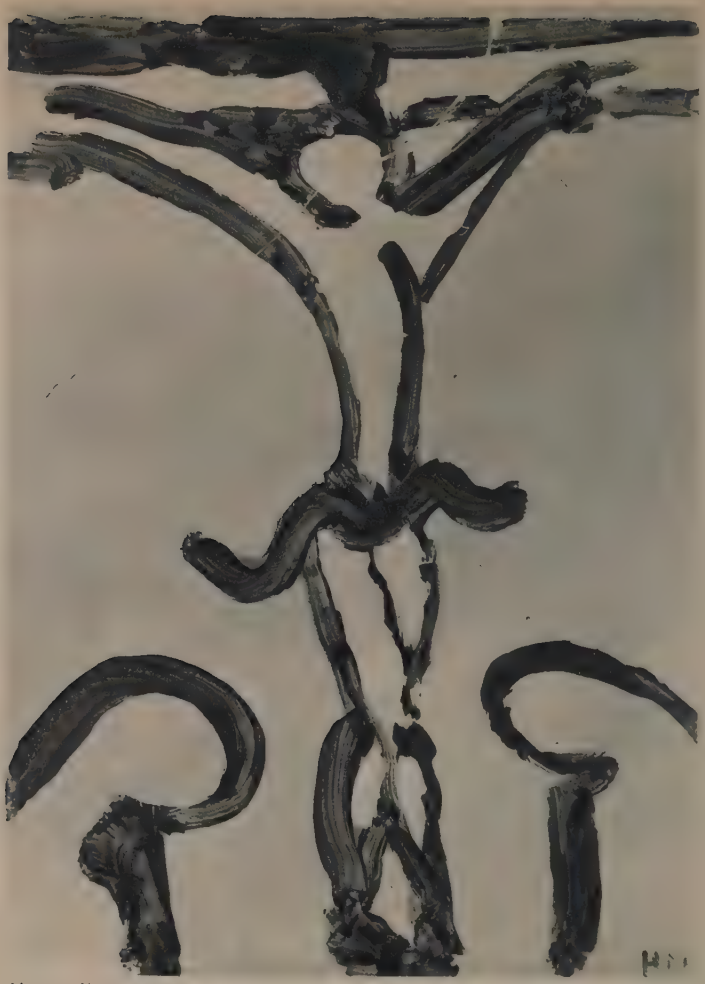
Tout le monde convient, en effet, que rien de bon, ni même de convenable, *ni même surtout de modeste* ne sort jamais de la médiocrité des talents. Que c'est précisément de *modestie* que les médiocres sont le plus incapables.

Or il faut le dire : à une époque comme la nôtre les talents modestes sont, tous et toujours, menacés de devenir des talents médiocres.

Voilà le vrai drame des tâches modestes — car, urgentes et innombrables, il faut pourtant les enlever aux médiocres, eux-mêmes innombrables et pressants.

La vérité c'est que notre temps est encore moins qualifié pour les tâches modestes que pour les grandes. Des œuvres admirables comme l'Unité d'Habitation de Marseille ou les travaux de Donzère-Mondragon ou l'immense renouvellement opéré dans les arts plastiques par Matisse, Picasso, Braque ou Léger, y sont encore possibles parce que l'existence et le travail d'hommes de génie restent, eux aussi, possibles dans la désagrégation de la culture, dans le désordre d'un État très libéral et faible comme est le nôtre. A travers les mailles d'un tissu peu serré et qui se défait, les initiatives et les ressources propres de l'individualisme et de l'anarchie peuvent encore s'employer. L'art moderne a parfois ainsi l'aspect merveilleux et poignant de ces grandes fleurs insolites qui poussent parmi les décombres dans les terrains vagues.

Les grands hommes se débrouilleront toujours : même Daumier, van Gogh ou Soutine ont pu s'exprimer, mais souvenons-nous qu'en tout



Matisse. *Vence*

domaine ce qui est modeste est, par là même, fragile et menacé. Et la modestie du cœur et celle des dons qu'elle protège, plus que tout.

Certes, nous n'avons jamais cessé, dans cette revue, de distinguer soigneusement l'art de la morale et les dons créateurs des dispositions du cœur. Mais cette dissociation intérieure, ce dégagement de la liberté créatrice, eux aussi, ne s'opèrent entièrement que chez les très grands, chez ceux en qui les dons sont si purs et si efficaces qu'ils suffisent encore à assurer l'intégrité de l'œuvre dans les pires misères du cœur et de la vie. Pour les artistes moins grands, moins forts, pour les talents modestes, ce qu'ils font est toujours plus lié à ce qu'ils sont, dépend ainsi davantage de ce que sont leurs pensées, leurs désirs et leurs mœurs. Tout agit sur eux. L'honnêteté d'une œuvre modeste (ou semi-artisanale) est toute proche encore de celle de la vie : mille

Sculpteur inconnu 1912.

liens, mille assujettissements humains dont le génie se délivre et se passe, la conditionnent au contraire presque toujours

Ainsi le sort des talents modestes, quels qu'ils soient — primitifs ou déjà raffinés — dépend-il très étroitement des conditions qui leur sont faites par leur milieu et par leur temps.

Et on ne peut se dissimuler que ces conditions soient aujourd'hui déplorables. Elles déterminent une certaine pente où tout glisse, où la modestie, inexorablement, se change en médiocrité.

Château-Miral.

Roziers-Côte d'Aurec.

Quatre menaces

Les menaces qui pèsent ainsi constamment sur les talents modestes, pourraient, me semble-t-il, se ramener à quatre :

1° Le rayonnement tout-puissant des Maîtres. Il a toujours existé. Mais ce rayonnement impérial impose aujourd'hui à l'imagination des formes un style trop altier, trop audacieux pour que les qualités et les initiatives candides de la modestie ne s'y perdent pas irréparablement. Le style de Picasso ou de Matisse, de Braque, de Rouault ou de Léger n'est pas un style modeste : c'est un style de grands hommes. La grandeur naturelle qui règne à Sénanque ou au Thoronet était communicable à la modestie paysanne par la continuité d'un milieu humain homogène et parce qu'elle s'élevait au-dessus du commun sans violences et sans ruptures. Mais la grandeur impérieuse et brisante des grands Indépendants d'aujourd'hui ne saurait être le ton de la modestie des artistes plus humbles : leur voix s'y durcit, puis s'y fausse. Bientôt, d'ailleurs, elle cesse de s'y faire entendre, perdue dans des « imitations ».

2° L'enseignement des Ecoles des Beaux-Arts. Décidément, et l'expérience faite (d'innombrables expériences faites) nous n'en attendons plus rien pour la rénovation de l'art chrétien. On est finalement toujours déçu : tant pis...

Je m'excuse de le dire, et j'en ai de la peine, sachant que j'en ferai à des hommes dont j'estime le caractère et le dévouement. Mais non, il faut se rendre à l'évidence, sauf exceptions rarissimes, on ne peut rien attendre de l'enseignement... C'est sans doute le principe même qui est faux : il faut fermer les Ecoles. « Ce qui peut être enseigné ne vaut pas la peine d'être appris », dit le Tao.

Ce qu'il faudrait justement pouvoir sauver, dans les imaginations et dans les cœurs, c'est le non-savoir, l'ingénuité, la candeur de la modestie. Cela ne se peut dans les Ecoles — ni peut-être

Rozier-Côte d'Aurec.

H. Rousseau.

dans aucun groupe. En tout cas, c'est là le mal propre de l'École : elle dissipe tout mystère, prend des précautions contre le miracle — ou, hélas ! l'organise... On y apprend comment les choses se font : comment se fait une figure, un arbre, une Annonciation. A partir de là tout est perdu : perdu comme ce Jardin où, pour pouvoir vivre, il fallait ne pas toucher à l'Arbre de la Science. Sortis, on ne retrouvera plus la porte.

« Il faut à tout prix une pure candeur pour créer », disait Dullin.

...« Se blanchir de tout souvenir », disait un jour Matisse.

3° Troisième danger pour les talents modestes : *la spécialisation dans l'art religieux*. Je crois qu'il y a là une grave et douloureuse erreur, étant donné ce que sont aujourd'hui les choses.

Concrètement c'est déjà une attitude arbitraire en face de la vie artistique de notre temps. La vie est une. Dans un monde où le sens de la vie n'est plus religieux, l'art vivant ne saurait l'être. Dès lors quiconque s'isole du grand courant (devenu profane) de l'art, risque toujours de se couper de sa vitalité et de singulariser artificiellement ses propres dons : ils s'y épuiseront vite. Aujourd'hui personne ne devrait « se consacrer à l'art religieux » sans un appel *irrésistible*, pareil à celui qu'exigeait R. M. Rilke pour la poésie : « Mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire ? »...

Hors de là c'est une grave imprudence pour tous nos amis de s'isoler du grand courant de l'art contemporain, de ses recherches, de ses confrontations, de ses réussites, de ses perpétuelles remises en question.

D'autant qu'ils se vouent, du même coup, à un milieu trop fermé, à cette « clientèle ecclésiastique » qui n'est pas une clientèle d'amateurs véritables et exigeants, mais, au contraire, une clientèle que tout effort et tout renouvellement rebutent parce que, précisément, ce qu'elle cherche dans une œuvre d'art religieux, ce n'est pas l'art. Et c'est de sa part parfaitement normal, mais c'est très débilitant pour l'artiste, si ses dons ne sont que des dons moyens : il sera de plus en plus entraîné à se répéter, à ne plus rien remettre en question de ce qui fait « sa manière » et son succès.

Ainsi s'impose un *maniérisme* artistique et spirituel qui est aujourd'hui la plaie de l'art chrétien et la forme commune que prend, en tout pays, sa médiocrité.

N. Bézard, 1952.

4° Les entraînements du commerce. Ce qu'on appelle « les métiers d'art »...

Là-dessus, il faut être sans illusions et sans indulgence : l'artiste modeste, s'il veut préserver les qualités et les dons inhérents à la modestie, doit mener une vie modeste — matériellement modeste. Dans son cas, on ne peut pas à la fois « devenir millionnaire » et continuer à faire des œuvres modestes : le talent modeste qui devient millionnaire ne fera plus d'œuvres modestes car, dans sa vie, psychologiquement et matériellement, tout ira désormais contre cette modestie : le train de vie et ses exigences, l'extension du marché et des commandes, le rythme précipité

Roziers. Côte d'Aurec.

et bientôt impitoyable de la « production » régulière à assurer, les entraînements automatiques des succès dirigés.

Ainsi les seuls talents modestes qui seront « sauvés » de la médiocrité le seront par la modestie de leur cœur et celle de leur vie. Ce seront de petites gens ou de très petits bourgeois. Matisse et Picasso, s'ils connaissent leurs noms, leur sembleront appartenir à un monde fabuleux. Ils ne seront pas passés par les Ecoles. Ils ne liront pas « l'Art Sacré ». Ils ne seront pas des « spécialistes » et même probablement auront un métier à côté : Henri Rousseau était employé d'octroi, Beauchant pépiniériste, Caillaud est épicier, Bézard a fait des poissons parce qu'il était passionné de pêche à la ligne...

Les hommes que nous devons trouver pour les tâches modestes de nos églises ce sont ceux-là. Ce sont les gens capables de bâtir des murs comme ceux de Château-Miral, de sculpter des croix comme cette croix de Bédouens, sculptée vers 1910 par un berger venu on ne sait d'où, de peindre des Mises au tombeau comme celle de Caillaud. Et voici justement, que pour nous dire que tout n'est pas perdu, cette croix de Bédouens ressemble à celle de Matisse à Vence : l'inspiration en est pareille et la force égale. Ainsi, à une certaine profondeur de vérité, la continuité, l'homogénéité des très modestes et des très grands se perpétue parmi nous...

De tels talents sont-ils fréquents comme autrefois ? Je vais dire toute ma pensée : je crois que ces talents foisonnent, qu'il y en a partout, dans nos villages et dans nos villes. L'insouciance, l'ignorance qui protègent la modestie, la cachent aussi, avec ses dons. Il n'est pas possible que les dons enchantés de l'enfance, si nombreux, soient entièrement perdus. Oui, je sais, ils se perdent d'eux-mêmes comme des ruisseaux de pluie dans les sables. Mais je crois qu'ils gardent en bien des gens une sorte de vie souterraine — et ils affleurent parfois dans le rêve, l'ébriété, à la faveur de certains déséquilibres — mais parfois aussi des circonstances favorables leur permettent de s'exprimer normalement, de révéler leur fraîcheur de sources : une rencontre, des

Bauchant, 1928

dispositions plus marquées pour une technique, le goût simplement du bricolage...

Encore une fois, je crois que ces hommes existent et, en tout cas, il faut partout les rechercher : finalement c'est en eux que réside, sinon le seul, du moins le meilleur espoir pour les tâches modestes de l'art chrétien.

Il faudra prendre des précautions de Sioux pour ne pas les troubler, pour ne pas les gâter quand nous les emploierons dans nos églises. Et il y aura bien des échecs. Mais la vérité est là.

Contre les Ecoles, contre le commerce, contre le maniérisme spirituel et artistique, retrouvons les conditions humaines primordiales de tout art religieux.

Peut-être n'imaginons-nous pas à quel point nous en sommes désormais éloignés. Mais les incroyants,

A. Caillaud, 1952.

eux, et particulièrement ces " incroyants " qui gardent au cœur l'amère nostalgie de l'Église et que tout blesse de ce qui leur parait indigne de leur respect obstiné et de leur déception, ceux-là le voient et se détournent.

Ils veulent un art chrétien candide et pur. Nos " expositions d'art sacré " avec leurs affectations de modernité et de mystique les scandalisent presque toujours. Au fond, nous savons bien que ce sont eux qui ont raison... et que si cette candeur et cette pureté sont décidément perdues, mieux vaut ne rien avoir.

Le Tombeau.

Architectures du Facteur Cheval. Ferdinand Cheval, facteur rural dans la Drôme, 1839-1924. *Il édifia de* 1879 *à* 1912 *les diverses façades du palais de ses rêves : la plupart du temps il travaillait la nuit. Le palais terminé, et lui-même retraité, il édifia son tombeau au cimetière de Hauterive (Drôme).*

Façade ouest du Palais

1° *Il est clair que les architectures fantastiques du Facteur Cheval relèvent d'un tout autre esprit que ces « œuvres modestes » dont nous parlons ici. Il reste que l'homme, lui, simple facteur des Postes, était des plus « modestes ». Et ainsi, nous avons tenu à montrer ici ces œuvres parce qu'elles rejoignent à leur source mystérieuse, celles de tous les artistes naïfs : elles témoignent de la persistance des dons créateurs sous les carapaces artificielles de la vie moderne. Cette effervescence étonnante des dons de la mémoire et de l'imagination, cette veine flamboyante et baroque prouvent que certains êtres, toute leur vie, gardent intacts ces trésors intérieurs de poésie qui, dans d'autres civilisations, fleuiraient de toutes parts. (Il en fut ainsi en Occident jusqu'à la Renaissance.) Nous sommes, quant à nous, persuadés qu'un immense et merveilleux Moyen Age survit encore, inconscient de soi, refoulé, rebuté, désespérément timide, dans les cœurs simples : tout ce trésor de rêve et de vie intérieure, offensé ou gâché par l'éternelle méfiance des familles vandales mais aussi par l'omniprésence et l'omnipotence de cette prolifique organisation, à la fois académique et effroyablement primaire que réalisent ensemble le fonctionnarisme et l'enseignement officiel des Beaux-Arts. Cet énorme appareil, si sûr de lui et que toute médiocrité conspire à appesantir et à durcir encore peut bien, à chaque génération, subir, dans ses institutions et dans ses hommes, les mépris et les affronts de tous les véritables Maîtres, il n'en continue pas moins à peser de tout son poids de mensonge et de bêtise sur tout ce qu'on tente de faire. Et rien ne prouve que nous arrivions jamais à entamer ce comble dérisoire de l'abus et de l'absurdité.*

Cf. Père Régamey. Explication de la décadence, Art Sacré, oct. 1947. — et « Art Sacré au XX^e siècle ». (Deuxième partie, chapitre I et II.) On y trouvera les analyses précises que nous ne pouvons faire ici.

2° *Si nous parlons du douanier Rousseau à propos de talents modestes, ce n'est point pour le diminuer : nous le tenons pour l'égal des plus grands. Nous voulons seulement dire que le « style » des œuvres modestes du passé est conforme au sien. Et que cela est d'une grande signification.*

Carnac

« De peur de les profaner »...

Je crois en effet qu'un sentiment plus profond et plus vrai du sacré bannirait de la vie et du culte chrétiens presque tout l'art que nous sommes si friands d'y mettre.

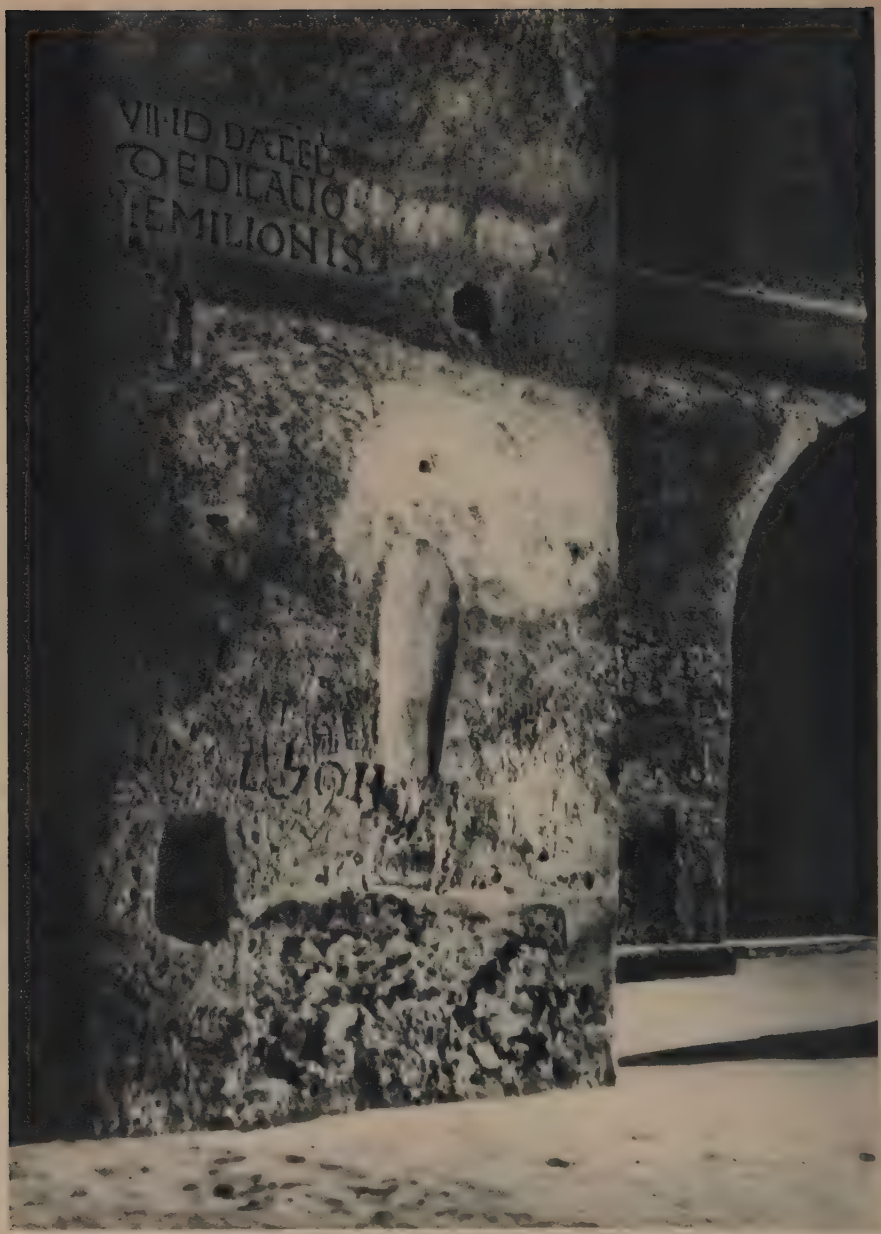
Je suis depuis longtemps frappé de ces premiers textes de la *Genèse* et de l'*Exode*.

« S'étant levé de bon matin, Jacob prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, la dressa pour monument et versa de l'huile sur son sommet... Puis Jacob fit un vœu en disant : « Si Dieu est avec moi dans ce voyage... cette pierre sera une maison de Dieu. »

« Tu m'élèveras un autel de terre... Si tu m'élèves un autel de pierre, tu ne le construiras point en pierres taillées, car en taillant la pierre tu la profanerais... »

Gen. 28. *Exode.* 20.

Voilà donc les commencements de l'art sacré : et précisément il n'y a pas d'art. Il y a des réalités



que Dieu et l'homme par un accord, par un contrat, consacrent.

Réalités aussitôt si sacrées qu'on y touche à peine : comme des mains profanes ne doivent plus toucher à un calice consacré.

Nous avons perdu le sens de ces choses. Mais il semble que tout devrait aujourd'hui nous inviter à ce réalisme austère et primordial. Nous sommes très pauvres : pauvres d'argent et pauvres d'artistes de qui nous puissions sérieusement attendre que leur œuvre soit pour nous un bienfait spirituel. Alors pourquoi ne pas revenir à une conception plus radicale du sacré et des choses sacrées ?

St-Emilion

Après tout de quoi avons-nous *absolument besoin* dans toute église ? Un autel, une croix, un tabernacle...

Qu'on fasse donc faire au charron du village une solide table de bois, une de ces nobles et massives tables des fermes, longues, basses, aux tiroirs profonds. Aujourd'hui encore, dans nos campagnes un peu isolées, le style des charrues de bois (les « arares » de chez moi) celui des jougs, des grands chars paysans est incomparable. Aussi ferme, aussi beau que celui des sculptures africaines.

Ou bien, s'il y a de la pierre dans le pays et qu'on préfère l'autel-tombeau, qu'on fasse faire au tailleur de pierres, un vrai caveau, pareil à celui des morts, et qu'on célèbre la messe sur sa dalle. Dans l'un ou l'autre cas, table où l'on mange, ou tombeau des morts, tout le monde comprendrait, du premier coup...

Et s'il s'avérait que, décidément, même l'artisanat campagnard n'est plus capable de rien, alors pourquoi pas la pierre de Jacob et ces pierres de l'Exode que le ciseau ne doit même pas toucher « de peur de les profaner » ?

Il ne manque point dans nos champs, dans nos bois, de ces grandes pierres — « calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur » — On les transporterait dans nos églises. On les laisserait comme elles sont, avec seulement une face sommairement aplanie pour porter le Missel et le Calice. Que l'Evêque les consacre et qu'on entoure alors ces pierres de vrai respect, d'un *culte* authentique. *Petra erat Christus.* De proche en proche le sens du mystère et du sacré, le sens de la Présence

et de l'Incarnation de Dieu dans le monde qu'il a créé gagnerait le reste des liturgies, les sources de l'Imagination, le fond des cœurs.

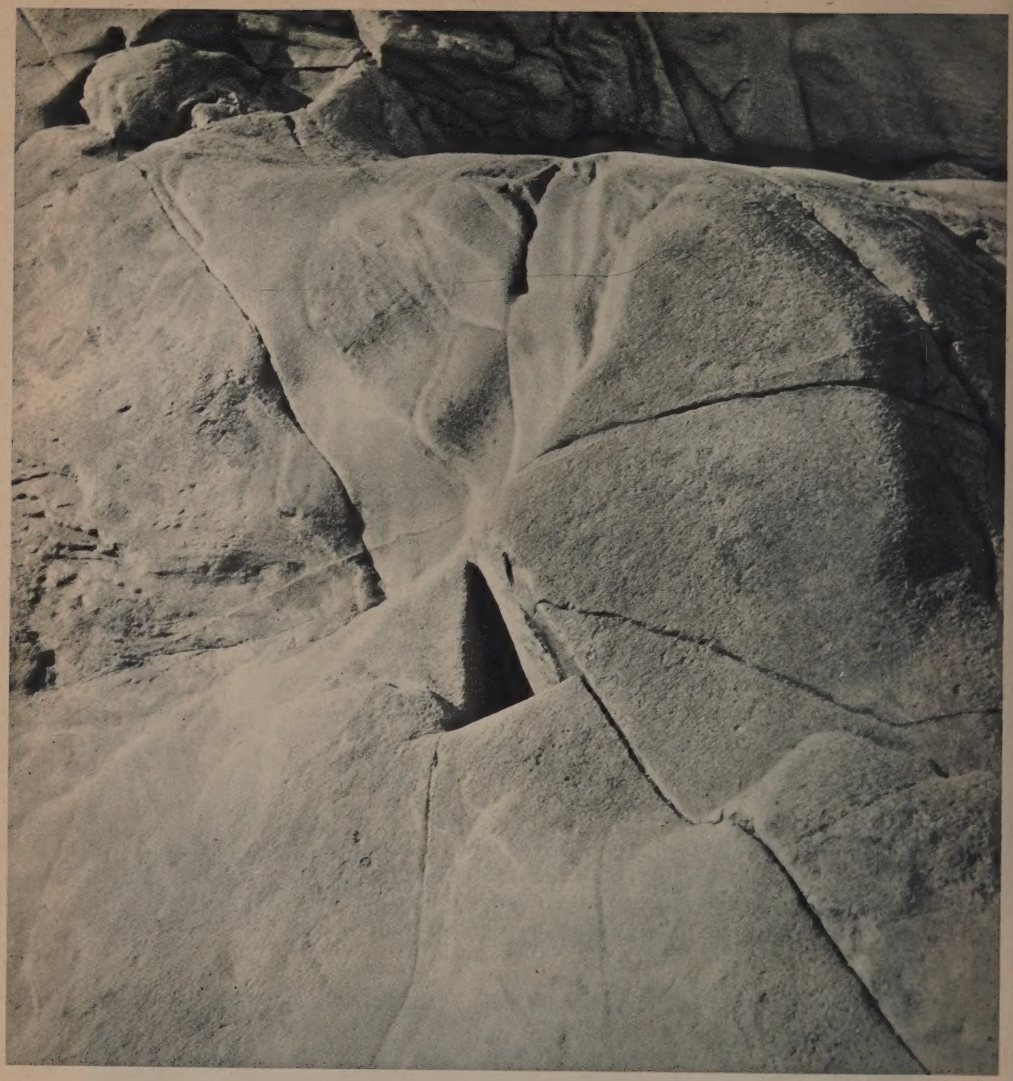
Et on reparlerait d'art dans cent ans d'ici.

Chimères que tout cela ? Bien moins qu'on ne pense. Voilà bientôt cinquante ans que, dans les forêts, le Scoutisme élève des autels de branchages, et ces garçons et ces filles y trouvent plus de vérité que dans nos autels sculptés et peints. Le prêtre-ouvrier dit sa Messe le soir, dans sa chambre d'hôtel, sur la table où il soupera, et quelques camarades serrés autour de lui. Dans les camps de représailles, les Prêtres traqués prononçaient parfois les paroles de la Consécration sur un morceau de pain que leur main tenaient serré dans leur poche : « *Ainsi commence un Mouvement liturgique...* », disait le Père Duployé.

Ainsi voyons-nous, sous nos yeux, ce qu'il y a de plus vivant et de plus pur s'orienter dans ce sens-là et non point dans l'autre, vers les vieux débordements de la Renaissance...

Mais si nous prenions les choses par l'autre côté, nous constaterions aussi une étrange convergence : des papiers collés de Picasso et de Braque, vers 1912, à « l'art brut » de ces der-

Sculptures de Braque



nières années, une route aussi est tracée qui nous ramènerait à la Pierre de Jacob.

A Varengeville, par la brèche dans la falaise et l'étroit sentier qui dévale, Braque descend vers la plage de galets : il y ramasse les galets ronds et ces pierres calcaires qui sont ici d'un si beau blanc. Il ne touche pas à leur forme. Il les assemble avec grand soin et cela fait soudain un objet étrange et merveilleux, comme venu d'un autre monde à la fois très mystérieux et très proche.

Quand il y a ainsi, branches ou pierres, des choses d'une forme déjà si pure qu'elles nous en paraissent magiques et comme hantées, qu'allons-nous chercher des « artistes » dont les inventions s'avèrent si incapables de nous dépayser un seul instant ?

M. A. Couturier.

Braque sur la plage de Varengeville.

PHOTOGRAPHIES : MARIETTE : 28, 29 ; LUCIEN HERVÉ 4, 5, 6, 7, 8. 9, 10. 11. 13. 14. 18, 28 ; H. ADANT : 10 ; D'HEILLY : 26, 27 ; VIZZAVONA : 17 GALERIE CHARPENTIER : 20, 21 ; S. LAGRANGE : 29 YVON : 25 ; LE DOARÉ : 32 ; M.T.H. GUÉDEN : 3 ; L. BERNARD : 15, 16, 19 ; BRASSAI : 22, 23.

Dans peu de jours, nous publierons la deuxième partie de cette étude. (Art Sacré nº 5-6 — janvier, février) Notes et articles de P. Barbe, R. Auzelle, H. Vago, P. Régamey, P. Duployé, P. Couturier.

L'ART SACRÉ, R.R.P.P. Couturier et Régamey O. P. directeurs
Fondé par G. Mollard, Joseph Pichard et L. Salavin

Prix de ce fascicule : 180 fr.

Abonnements : 1 an, France : 800 fr.; Étranger : 1.200 fr. — Abonnement de soutien : 1.500 fr.
aux Éditions du Cerf, 29, Boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e — C.C.P. Paris 1436-36

Imp. GEORGES LANG, Paris-19e - Dépôt légal, 1er trimestre 1953. Le Gérant : FLEURET. Autorisation nº 19.886